



Hunt Institute for Botanical Documentation
5th Floor, Hunt Library
Carnegie Mellon University
4909 Frew Street
Pittsburgh, PA 15213-3890
Telephone: 412-268-2434
Email: huntinst@andrew.cmu.edu
Web site: www.huntbotanical.org

The Hunt Institute is committed to making its collections accessible for research. We are pleased to offer this digitized item.

Usage guidelines

We have provided this low-resolution, digitized version for research purposes. To inquire about publishing any images from this item, please contact the Institute.

About the Institute

The Hunt Institute for Botanical Documentation, a research division of Carnegie Mellon University, specializes in the history of botany and all aspects of plant science and serves the international scientific community through research and documentation. To this end, the Institute acquires and maintains authoritative collections of books, plant images, manuscripts, portraits and data files, and provides publications and other modes of information service. The Institute meets the reference needs of botanists, biologists, historians, conservationists, librarians, bibliographers and the public at large, especially those concerned with any aspect of the North American flora.

Hunt Institute was dedicated in 1961 as the Rachel McMasters Miller Hunt Botanical Library, an international center for bibliographical research and service in the interests of botany and horticulture, as well as a center for the study of all aspects of the history of the plant sciences. By 1971 the Library's activities had so diversified that the name was changed to Hunt Institute for Botanical Documentation. Growth in collections and research projects led to the establishment of four programmatic departments: Archives, Art, Bibliography and the Library.

rié, se mettait avec une charmante et franche bonhomie à la portée de chacun dans la conversation; souvent en éprouvait une singulière surprise en apprenant que l'on avait eu pour interlocuteur Népomucène Lemercier. M. de Talleyrand a dit: « Savez-vous quel est l'homme de France qui cause le mieux? c'est Lemercier. »



Népomucène Lemercier, d'après un médaillon par David d'Angers.)

Il fut homme de bien et cultiva les lettres; cette simple inscription que Lemercier mourant demanda pour sa tombe respire la noble fierté de l'honnête homme qui ne craint pas d'être contredit en se rendant bon témoignage à l'heure suprême.

DAUNOU

Daunou, né à Boulogne-sur-Mer en 1761, a siégé dans la plupart de nos assemblées délibérantes. Ayant signé, comme membre de la Convention, la protestation des Soixante-Treize contre la proscription des Girondins, il fut incarcéré jusqu'au 9 thermidor.

Lorsque le gouvernement du pape fut aboli, à la suite de l'assassinat du général Duphot, Daunou fut envoyé à Rome pour y organiser la république. Après le 18 brumaire, il fit partie de la commission chargée de rédiger la constitution de l'an VIII; et, pour beaucoup d'articles qu'il voulait mettre en harmonie avec le principe républicain, il eut plus d'une lutte à soutenir contre le général Bonaparte. Après l'établissement du consulat, il refusa la place de conseiller d'Etat dont le traitement était de 25 000 fr., et préféra les fonctions bien moins lucratives de tribun. Plus tard le premier consul lui offrit encore le Conseil-d'Etat, puis la direction générale de l'instruction publique; Daunou refusant toujours: « Je ne vous aime pas! » s'écria Bonaparte. — Et moi, répondit Daunou, je n'aime personne; j'aime ma patrie.

Cependant Daunou accepta en 1807 les fonctions d'archiviste de l'empire, dont le priva 1815, et que 1850 lui rendit. Professeur d'histoire et de morale au collège de France depuis 1819 jusqu'en 1850, ses enseignements respiraient une haute sagesse et une noble indépendance. « Puissent les générations nouvelles, dit-il un jour dans sa chaire, devenir un peuple généreux et sage, à jamais incapable de supporter le joug du despotisme, et de seconder celui des pouvoirs tutélaires! Qu'elles sachent bien qu'il n'y a de lumières pures que celles qui perfectionnent les mœurs; qu'on cesse d'être éclairé quand on se déprave; qu'une nation n'est libre qu'à proportion qu'elle est juste, bonne et courageuse; que les arts et les sciences ne sauvent de la servitude que ceux qu'ils préservent des vices; et qu'un peuple corrompu est une proie promise à la tyrannie, à peu près comme ces cadavres qu'on abandonne aux bêtes farouches! »

Daunou était membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et secrétaire perpétuel de celle des inscriptions et belles-lettres. Le gouvernement actuel lui conféra la pairie.

Ancien oratorien, Daunou importa et propagea dans l'Académie des inscriptions les doctes traditions de l'ordre dont il avait fait partie. A lui surtout et au savant Brial, le dernier des bénédictins, son collègue à l'Académie des inscriptions, mort en 1828, on doit la continuation de l'Histoire littéraire de la France, et des Historiens de France (*Rerum Gallicarum scriptores*). La veille de sa mort, le 19 juin 1840, l'Académie reçut le premier exemplaire du vingtième volume de cette dernière collection; volume qu'il venait de terminer avec M. Naudet, son collègue.

Daunou était l'un des rédacteurs du Journal des savants, et il coopéra à d'autres recueils. Parmi les ouvrages qui sont de lui seul, nous citerons: l'Influence de Boileau sur la littérature française; les Commentaires sur le même auteur; le Mémoire sur l'étendue et les limites de la puissance paternelle; l'Analyse des opinions sur l'origine de l'imprimerie; la Continuation de l'Histoire de Pologne par Rulhière.

Pleins d'une érudition judicieuse, d'une critique ingénieuse et fine, les écrits de ce savant se recommandent aussi par une pureté de style qui rappelle la plus belle époque de la langue. On ne doit pas omettre de dire que ce fut sur sa proposition que la Convention décréta, le 2 avril



(Daunou, d'après un portrait fait pendant sa jeunesse.)

1795, l'impression aux frais de la République du livre sur les Progrès de l'esprit humain que Condorcet, proscrit, mais inébranlable dans sa foi, avait écrit la veille de se donner la mort.

REDOUTÉ.

Redouté, peintre de fleurs, a porté l'iconographie botanique à un degré de perfection inconnu avant lui, et, dans sa spécialité, il a fait honneur à l'école française. On lui doit plus de vingt collections de fleurs, dont les plus célèbres sont les Liliacées et les Roses. La fécondité de cet artiste tenait du prodige: il est bien peu d'amateurs en Europe qui ne possèdent quelques unes de ses productions, bien peu d'albums qui ne contiennent soit une de ses roses, soit un de ses dahlias. Les fleurs de Redouté sont admirables tout à la fois par une exactitude parfaite sous le rapport de la science botanique, par l'éclat des couleurs, et par la délicatesse et la légèreté de la touche. C'était merveille de voir les mains qui créaient ces chefs-d'œuvre: elles étaient

épaisses et difformes comme celles d'un terrassier; et plus d'une fois, dit-on, des poëtes de province divertirent singulièrement Redouté en comparant ses doigts aux doigts de l'Aurore qui sème des roses. Quoique la plupart des ouvrages de Redouté soient des aquarelles, on a de lui quel-



(Redouté, d'après un portrait fait pendant sa jeunesse.)

ques peintures à l'huile qui ne démentent point sa réputation. « A treize ans, dit un biographe, Redouté, emportant pour tout bagage sa palette et ses pinceaux, voyagea en Flandre et en Hollande, et s'arrêta un an à Vilvorde. Il fit dans cette petite ville des décors d'appartements, des dessus de portes et des tableaux d'église, qui lui fournirent les moyens d'aller à Luxembourg; une princesse amie des arts, qu'il y rencontra, lui remit une lettre de recommandation pour Paris. Mais Redouté, arrivé dans cette capitale, ne trouvant plus la lettre, se créa lui-même des ressources, en peignant des décors pour le Théâtre-Italien. Il acquit, en cultivant ce genre, l'habitude de cette manière large et expéditive qui le distingue de tous les peintres de fleurs. Il en avait peint comme essai quelques unes qui tombèrent entre les mains du célèbre L'Héritier; ce botaniste fut frappé de son talent, et n'eut pas de peine à le déterminer à se fixer exclusivement au genre pour lequel il était né. »

Redouté est mort le 19 juin 1840, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

LES DERNIERS ADIEUX DU KLEPHE.

Le soleil se couchait, et Dimos donnait ses derniers ordres :

« Vous, mes enfants, allez chercher de l'eau pour votre repas de ce soir.

« Toi, Lamprakis, mon neveu, assieds-toi là près de moi; tiens, revêts mes armes, et sois capitaine.

« Et vous autres, mes braves, prenez mon pauvre, mon cher sabre; coupez de verts branchages; faites-m'en un lit, pour que je me couche.

« Et allez me querir un confesseur à qui je me confesse, à qui je ôse tous les péchés que j'ai faits.

« Je fus trente ans armatote, vingt ans klephte, et maintenant ma mort est venue; je m'en vais mourir.

« Faites mon tombeau, et faites-le-moi large et haut, que

j'y puisse combattre debout, et charger mon arme étendue sur le côté.

« Laissez à droite une fenêtre, pour que les hirondelles viennent m'annoncer le printemps, et les rossignols me chanter le bon mois de mai. »

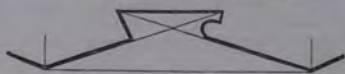
DE LA FORTIFICATION.

(Fin.— Voy. p. 156, 203.)

ANCIENS TRACÉS.

Tracé d'Errard.

Errard, de Bar-le-Duc, le premier ingénieur français qui ait écrit sur la fortification, vivait sous Henri IV. Son traité est de 1594. Il donnait à ses flancs une direction faisant un angle aigu avec la courtine. L'avantage de cette disposition est que les flancs sont bien cachés à l'ennemi, et par suite, que l'artillerie dont on les arme peut agir en toute sûreté contre l'assiégeant; son désavantage est que ces flancs sont trop petits, et ne peuvent défendre que fort obliquement les fossés des faces des bastions opposés.



(Fig. 1. — Front d'Errard.)

Parmi les villes auxquelles ce tracé fut appliqué, nous citerons Bergerac, Clérac, Monheur, Montauban, Sedan, Doullens, les citadelles d'Amiens et de Verdun.

Tracé de Marolois.

Marolois, ingénieur hollandais, presque contemporain d'Errard, remédie au défaut que nous venons de signaler dans le tracé de ce dernier, en rendant droit l'angle du flanc et de la courtine. Son tracé, appliqué à plusieurs places hollandaises, se distingue par une *fausse-braie* continue. On entend par fausse-braie un second rempart situé à demi-distance du premier et du fond du fossé. Le bat de ce second rempart est de donner des feux au sommet de la contrescarpe et au fond du fossé. On ne construit plus de fausses-braies, parce qu'elles favorisent la désertion, et qu'un moment où l'artillerie ennemie les bat et contre-bat les éclats qui en résultent sont dangereux pour les défenseurs.

Tracé de Deville.

Le chevalier Antoine Deville naquit à Toulouse en 1706. Son traité, intitulé *les Fortifications du chevalier A. de Fille*, fut imprimé à Lyon en 1628. On trouve en tête de ce recueil un sonnet et un anagramme. Nous citerons ce dernier.

SUR LE NOM DU SEIGNEUR ANTOINE DEVILLE.

Anagramme.

Toujours aux belles actions
On voit s'occuper l'homme habile.
Deville est plein d'inventions;
Son nom dit: IL DONNE A L'UTILE.
Aussi l'on voit en ses écrits
Que cet oracle prophétique
Fait leçon aux plus beaux esprits
De la militaire pratique.

L. GARON.

Deville trace ses flancs perpendiculaires à la courtine, et les compose de deux parties, l'une basse au niveau de la campagne, et l'autre en arrière et plus élevée. Il est d'avis que les bastions doivent tirer leur défense de la courtine et